



Clemens Porschlegel

UNE LOI SANS NOM

AMOUR ET ADMINISTRATION DANS *LES AFFINITÉS ELECTIVES* DE GÖTTE

Vorblatt

### **Publikation**

Erstpublikation: Pierre Legendre (Hg.): Travaux du Laboratoire Européen pour l'Etude de la Filiation 3, Emile van Balberghe Libraire, Yves Gevaert Editeur, Bruxelles 2004.

Zweitpublikation im Goethezeitportal

Vorlage: Datei des Autors

URL:

<[http://www.goethezeitportal.de/db/wiss/goethe/wahlverwandtschaften\\_porschlegel.pdf](http://www.goethezeitportal.de/db/wiss/goethe/wahlverwandtschaften_porschlegel.pdf)>

Eingestellt am 12.01.2004

### **Autor**

Prof. Dr. Clemens Porschlegel

Université de Franche-Comté

Faculté des Lettres et Sciences Humaines

30, 32 rue Mégevand

F-25030 Besancon Cedex

Emailadresse: [clemens.porschlegel@t-online.de](mailto:clemens.porschlegel@t-online.de)

### **Empfohlene Zitierweise**

Beim Zitieren empfehlen wir hinter den Titel das Datum der Einstellung oder des letzten Updates und nach der URL-Angabe das Datum Ihres letzten Besuchs dieser Online-Adresse anzugeben:

Clemens Porschlegel: Une loi sans nom. Amour et administration dans *Les Affinités électives* de Goethe (12.01.2004). In: Goethezeitportal. URL:

<[http://www.goethezeitportal.de/db/wiss/goethe/wahlverwandtschaften\\_porschlegel.pdf](http://www.goethezeitportal.de/db/wiss/goethe/wahlverwandtschaften_porschlegel.pdf)> (Datum Ihres letzten Besuches).

Clemens Porschlegel

UNE LOI SANS NOM  
AMOUR ET ADMINISTRATION DANS *LES AFFINITÉS ELECTIVES*  
DE GËTHE

Il n'est guère de roman où se trouvent si peu de noms. La lésinerie des noms fait partie d'un ordre dont les membres doivent vivre sous une loi sans nom, une fatalité qui remplit leur monde de la lumière terne d'une éclipse solaire. Tous les noms sont des prénoms.

Walter Benjamin, *Goethes Wahlverwandtschaften*<sup>1</sup>

A la fin de l'année 1809 paraissent *Les Affinités électives* dont la première idée remonte au printemps de 1807.<sup>2</sup> C'est dans le contexte des bouleversements dûs à la secousse napoléonienne que Goethe écrit son meilleur roman. On assiste à la chute du Saint Empire romain germanique, et surtout au déclenchement des réformes prussiennes de

---

<sup>1</sup> Walter Benjamin: *Illuminationen*, Suhrkamp, Frankfurt. a.M. 1979, p. 72.

<sup>2</sup> Je rappelle très brièvement l'intrigue. Après un premier mariage 'de raison', Edouard et Charlotte, un couple de deux nobles, ont finalement pu se marier. Ils habitent le château d'Edouard, bien décidés à profiter de la deuxième moitié de leur vie. Mais voilà que l'ennui s'installe. Ils invitent alors le Capitaine, l'ami d'Edouard, ainsi qu'Odile, la fille adoptive de Charlotte, à séjourner chez eux. L'inévitable arrive. Edouard tombe amoureux d'Odile, Charlotte du Capitaine. Une nuit, les deux époux s'unissent l'un pensant à Odile, l'autre au Capitaine. Redevenue maîtresse d'elle, Charlotte renonce à sa passion pour le Capitaine qui quittera le château. Edouard, de son côté, s'enflamme de plus en plus pour Odile. Charlotte, opposée au divorce, espère que l'annonce de sa maternité, conséquence de la nuit de l'adultère moral, lui ramènera son mari. L'espoir se révélera vain. Edouard fuit son domaine, où il laisse les deux femmes, Charlotte et Odile. Bon officier, il cherche l'oubli dans la guerre. Quand il revient, il est décidé à divorcer. Son projet tournera en catastrophe. Edouard surprend Odile qui promène son fils, né en son absence; il lui crie son amour et son espoir. Emue, Odile décide de traverser l'étang et laisse tomber l'enfant, qui se noie. L'accident tragique amènera Charlotte à donner son accord au divorce, mais Odile, tourmentée par sa culpabilité, s'y oppose farouchement. Après avoir essayé de reprendre, auprès de Charlotte, une vie normale, elle décide de retourner à la pension. Edouard, ne pouvant renoncer à l'amour, arrive à convaincre Odile de rester auprès de lui. Elle vivra désormais au milieu du couple, amante muette, s'abstenant presque de manger, jusqu'à ce que la mort vienne la délivrer, puis emporte à son tour Edouard.

Stein et Hardenberg, de Scharnhorst et Gneisenau, autrement dit, au développement de ce que Reinhart Koselleck a appelé, à juste titre, „l'Etat administratif“.<sup>3</sup> La réponse prussienne aux réalités politiques et militaires que Bonaparte venait de créer.

Dans son mémoire de 1807 le chancelier prussien, le baron de Altenstein, en trace les lignes générales.<sup>4</sup> En premier lieu il s'agira de casser le monopole législateur des juristes tel que le *Allgemeines Landrecht* de 1791/94 l'avait instauré. Car jusqu'ici, remarque-t-il, les juristes n'auraient conçu que des lois beaucoup trop éloignées de la réalité et se seraient trop alignés sur les droits et les privilèges historiquement donnés. L'Etat aurait été gouverné sans aucun plan et sans „unification énergique de toutes les forces particulières quant à la finalité commune“. Son collègue Vincke parlera même d'un „meurtre juridique du bien général“ („Justizmord des allgemeinen Besten“). Les lois, contrairement à ce que croient les juristes, ne seraient pas des dispositions positives et arbitraires, mais „le résultat d'un certain état de l'Etat dans son ensemble“. En ce qui concerne la législation, elle devrait donc renforcer l'Etat, autrement dit, l'administration savante, et œuvrer en fonction de l'amélioration permanente de l'organisme entier. En aucun cas, la législation ne devrait rester entre les mains des juristes, mais passer dans celles des administrateurs-experts. Il ne s'agit plus de conserver l'ordre féodal suranné, mais de bien prévoir et de bien planifier l'avenir. Comme le dira Carl Schmitt en 1932 :

L'Etat administratif se réfère non pas au législateur impartial comme l'Etat législateur [qui sépare les pouvoirs en les soumettant au principe de la loi], mais il se réfère à la nécessité technique, à la situation concrète, à la contrainte pragmatique ou bien à l'urgence. Sa justification réside dans la situation, et non pas dans la normativité procédurale. C'est pourquoi sa raison d'être repose sur l'utilité et l'opportunité des mesures prises, sur l'action appropriée à la situation. En effet, l'Etat administratif donne un poids spécifique à l'ordre concret, immédiatement suivi. Par là, il met fin aux discussions interminables au parlement de l'Etat législateur. Ainsi le décisionnisme de l'ordre concret et immédiat se

---

<sup>3</sup> Cf. Reinhart Koselleck: *Preußen zwischen Reform und Revolution. Allgemeines Landrecht, Verwaltung und soziale Bewegung von 1791 bis 1848*, Deutscher Taschenbuch Verlag, München 1989, pp. 153 sq.

<sup>4</sup> Cf. Koselleck: *Preußen zwischen Reform und Revolution*, pp. 156-157.

trouve reconnu comme ayant valeur de juridiction. Ici règne la maxime: Le meilleur du monde, c'est un ordre.<sup>5</sup>

Les réformateurs prussiens, se réclamant de la situation d'urgence après la désastreuse défaite contre Napoléon, réussirent. Certes, ils n'arrivèrent jamais à mettre sur pied ce que Kant avait appelé une „société“, c'est-à-dire un état de „la plus grande conformité de la constitution à des principes de droit que la raison nous oblige à chercher par un impératif catégorique“,<sup>6</sup> mais ils surent efficacement restructurer l'armée et l'administration. Dès 1807, les affaires du culte, de l'éducation et de la pauvreté furent détachées du ministère de la justice qui perdit toute prérogative dans la législation, la commission des lois relevant désormais directement des ministres de l'intérieur et des finances.

C'est dans ce contexte précis que *Les Affinités électives* prennent leur signification bien que Goethe n'en parle que de façon allusive et qu'il le dissimule en esquivant toute référence explicite aux événements historiques. Le grand monde reste strictement exclu du petit domaine du roman. Quand, par exemple, le personnage du professeur explique ses principes d'éducation à Odile, ses propos se laissent aisément déchiffrer.

.Qu'il faudrait peu de mots, pour exposer tout le système d'éducation, si l'on avait les oreilles pour entendre.' 'Ne voulez-vous pas essayer avec moi?' demanda aimablement Odile. 'Très volontiers,' répondit-il, 'à condition que vous ne me trahissiez pas. Que l'on élève les élèves pour en faire des serviteurs, et les filles pour qu'elles soient des mères, tout ira bien.' 'Les femmes,' répartit Odile, 'pourraient encore consentir à être mères [...], mais nos jeunes hommes se jugeraient bien au-dessus des fonctions de serviteur, car on peut voir facilement que chacun se croit plus apte au rôle de maître.' 'C'est pourquoi nous le leur dissimulerons,' dit le professeur. [...] 'Y a-t-il beaucoup de gens pour accepter volontairement ce que pourtant ils finiront bien par faire?' [AE II, 115]<sup>7</sup>

---

<sup>5</sup> Cf. Carl Schmitt: *Legitimität und Legalität*, Duncker & Humblodt, Berlin 1997, p. 13 (trad. C.P.)

<sup>6</sup> Cf. Immanuel Kant: *Metaphysik der Sitten*, § 49.

<sup>7</sup> Citation sous le sigle AE d'après l'édition bilingue: Johann Wolfgang Goethe: *Die Wahlverwandtschaften - Les Affinités électives*, traduction, introduction et notes par J.-F. Angelloz, Aubier-Flammarion, Paris 1968.

Autrement dit, il faut donner des ordres tels que le sujet-serviteur ait l'impression d'agir de son propre chef parce qu'il croit en la nécessité, l'utilité et la bonne cause de sa tâche. Il s'agit donc de dissimuler tout rapport de soumission ou de pouvoir d'homme à homme, et ceci par le truchement d'une finalité et d'une raison communes en fonction desquelles ils fonctionnent tous les deux, non pas en tant que citoyens égaux, ce qui est indésirable sur le plan politique, mais en tant que fonctionnaires d'un tout organique où chacun trouve sa place et accomplit son devoir.<sup>8</sup> Bien qu'allusifs, de tels propos renvoient directement au projet réformateur des Stein et des Hardenberg. Ils articulent l'essence même des essais allemands de rattraper l'efficacité française qui, à Iéna et Auerstedt, avait montré son visage impérial. Ou bien, quand Odile note dans son journal: „C'est le soldat cultivé qui a les plus grands avantages dans la vie, d'une manière générale, comme dans la société.“ [AE II, 85] La phrase devient parfaitement compréhensible si on la réinscrit dans son contexte historico-politique qui invente le terme même du ‚soldat cultivé‘. Son antonyme n'est pas le ‚soldat barbare‘, mais le chevalier noble d'antan dont „les privilèges limitaient la liberté d'action du gouvernement. Ces privilèges incluaient le droit d'exemption de certains impôts et le droit de quasi-monopole sur les grades d'officiers d'armée. [...] Les charges d'officiers héréditaires appartenaient à une classe qui excédait rarement 2% de la population.“<sup>9</sup> Depuis Bonaparte ou l'apparition du nouveau "dieu de la guerre", selon le mot de Clausewitz,<sup>10</sup> ce monde est condamné.

Bref, la fiction goethéenne s'inscrit pleinement dans l'histoire de cette transition difficile : de l'Etat corporatif vers l'Etat administratif. D'un coté, on assiste à l'agonie d'une vieille noblesse qui va dépérir, faute d'avoir su intégrer le savoir-faire et l'éthos spécifique du nouveau régime économique et administratif - le grand renoncement, l'esprit de 'l'ascèse protestante' telle que Max Weber l'a décrira cent ans plus tard;

---

<sup>8</sup> Vgl. Goethe: Märchen. In: Goethe: Werke. Hamburger Ausgabe in 14 Bänden, Deutscher Taschenbuch Verlag, München 1988, t. VI, p. 231.

<sup>9</sup> R.R. Palmer: "Frédéric le Grand, Guibert, Bülow : de la guerre dynastique à la guerre nationale". In: Edward Mead Earle (Ed.): Les Maîtres de la stratégie, 1. De la Renaissance à la fin du XIXe siècle, Flammarion, Paris 1980, p. 66.

<sup>10</sup> Cf. Carl von Clausewitz: Vom Kriege. Vollständige Ausgabe im Urtext, drei Teile in einem Band, Bonn 1980, p. 959.

de l'autre côté, c'est l'essor irrémédiable des planificateurs-gestionnaires qui vont améliorer le monde entier et dont le but principal est d'endiguer d'avance toute poussée révolutionnaire. C'est donc la prise du pouvoir des héros anonymes de l'utile et de l'intérêt commun, des experts de l'administration rationnelle, l'avènement du monde où gouvernent les sciences, les ingénieurs, les pédagogues, les médecins, les militaires et les cartographes. Ce n'est pas un hasard qu'ils peuplent les *Affinités électives*. Ils prennent les choses en main, non pas pour exercer le pouvoir, mais pour promouvoir le 'bien commun' qu'ils sont, évidemment, les seuls à connaître. [AE I, 149] Le personnage du Capitaine, le prototype même du soldat-administrateur-fonctionnaire, en donne un bel exemple quand il propose à Edouard, le riche baron dilettant : „Que cet incident [la protestation du mendiant auquel on a refusé l'aumône] nous soit une incitation à étendre jusqu'ici notre police champêtre.“ [AE I, 151] Ou quand il prépare le feu d'artifice à l'occasion de la fête des charpentiers. „Le Capitaine avait pris les mesures de police qu'il tenait pour nécessaires quand une masse d'hommes est attirée en un même lieu. Il avait même pris des précautions pour éviter la mendicité et d'autres ennuis qui pouvaient troubler le plaisir d'une fête.“ [AE, I, 249] A la fin du meilleur roman de Goethe le monde sera, en effet, un monde meilleur. Le territoire est aménagé, les rivières ne débordent plus, le problème des mendiants est réglé, les cimetières ressemblent à des parcs anglais, la médecine est préventive, et les chaussées sont en bon état. Ce sera le règne, selon la formule du Capitaine, de „l'ordre et la propreté suisses qui facilitent si grandement l'exploitation“. [AE I, 147]

La seule et décisive différence entre la réalité historique et la fiction goethéenne réside par contre dans le fait que l'histoire, pour faire avancer l'humanité, a eu besoin de Grandes Révolutions, de guerres napoléoniennes et anti-napoléoniennes, autrement dit, de grandes manœuvres politiques et d'âpres luttes de pouvoir tandis que le récit littéraire du ministre de Saxe-Weimar se contente d'une petite histoire d'amour, plus précisément d'un double adultère moral où chacun des deux conjoints nobles, Edouard et Charlotte, phantasme pendant l'acte conjugal d'avoir des rapports avec un autre, Charlotte avec le Capitaine, Edouard avec Odile. Nul besoin donc de guillotiner ni de décréter,

d'abolir, de conquérir ou de codifier. Le jeu démoniaque du désir, des images douces et d'un divorce manqué suffit largement. A quoi bon parler politique, si l'épreuve de l'amour est déjà une raison suffisante pour sélectionner les uns et les autres, les aptes et les inaptes? Le tableau goethéen est fort simple. D'un côté, il y a ceux, Charlotte et le Capitaine, qui arrivent au renoncement raisonnable tel que „la gestion calculatrice de la vie“<sup>11</sup> l'exige. De l'autre côté, il y a les malades de l'amour, les infirmes du nouveau monde raisonnable. Pour Odile, ce sera l'anorexie mentale, pour Edouard, l'amant désespéré, la dépression nerveuse, le ‚tædium vitae‘ généralisé. En tout cas, ce sera la mort. „Ainsi les deux amants reposent côte à côte. La paix plane au-dessus de leur asile; de la voûte, les images sereines de leurs frères, les anges, abaissent leurs regards sur eux et qu'il sera doux l'instant où, un jour, ensemble ils se réveilleront.“ [AE II, 295-297] A la fin du roman et grâce à une action rocambolesque où Odile noie accidentellement le fils légitime d'Edouard et de Charlotte, le domaine n'a plus d'héritier. Le vieux monde est aboli. Hegel résumera la nouvelle donne, en 1820, par la formule suivante: „Le hasard de l'existence extérieure s'est transformé en l'ordre sûr et stable de la société bourgeoise et de l'Etat. Ainsi, la police, les tribunaux, l'armée et le gouvernement de l'Etat se sont substitués aux fins chimériques des [anciens] chevaliers.“<sup>12</sup> Sont donc voués à la disparition ceux qui ne peuvent pas comprendre que la réalité soit raisonnable et le raisonnable réel. Puisqu' ils sont engendrés tous les deux - et c'est exactement cela ce que la célèbre formule hégélienne veut dire - par des gestionnaires scientifiques, et que l'intelligence est le fondement même de l'Etat prussien.<sup>13</sup>

Goethe ne le pense pas autrement, et la formation du ‚roman de formation‘ est précisément le récit du processus de ce devenir-raisonnable, l'apprentissage du renoncement en fonction de la raison réelle, objective et scientifique. Seulement, dans les *Affinités électives* - texte qui initialement aurait dû faire partie des *Années de voyage* - Goethe expose aussi le revers de la médaille, autrement dit, le fonds

---

<sup>11</sup> Michel Foucault: La volonté de savoir. Histoire de la Sexualité I, Gallimard, Paris 1976, 184.

<sup>12</sup> Georg Wilhelm Friedrich Hegel, Vorlesungen über die Aesthetik II, Suhrkamp, Frankfurt a.M. 1986, p. 219.

<sup>13</sup> Cf. Hegel, Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie I, Suhrkamp, Frankfurt a.M. 1986, p. 12.

tragique de cette raison, son côté mortel. C'est le récit du sacrifice exigé. Si seulement le sacrifice pouvait encore être nommé et apparaître comme tel. Car le sacrifice, dans le monde de la gestion, porte le masque morne du pathologique et du malheur accidentel, tandis que les sacrifiés - Edouard, Odile, Othon, le vieux pasteur - apparaissent comme de simples victimes, balayées par une obscure loi de la nature qui s'accomplit en eux. Goethe l'explique dans l'annonce du roman:

Partout il n'y a qu'une seule nature et même le royaume de la sereine liberté de la raison est traversé par les manifestations irrésistibles de la sombre nécessité des passions, dont les traces ne peuvent être effacés entièrement que par une main supérieure, et peut-être ne sera-ce même pas dans cette vie. <sup>14</sup>

Qu'est-ce que les réformes administratives ont-t-elles à faire avec l'amour romantique? Comment l'amour romantique - l'amour qui se veut affranchi des servitudes de la loi<sup>15</sup> - est-il lié au projet de l'Etat administratif? L'histoire que Goethe raconte en 1809, est-elle la dissimulation des réformes en cours dont il vaut mieux ne pas parler ouvertement? Ce qui paraît compréhensible si l'on se rapporte à la censure de l'époque.<sup>16</sup> Le récit littéraire ne serait-il donc qu'un prétexte? Ne serait-il que le voile poétique qui cache les projets de l'administrateur rigoureux que Goethe a été pendant toute sa vie? Car „le travail administratif“, comme l'a remarqué Ernst Robert Curtius, „offre à Goethe le modèle et la technique pour organiser son existence personnelle, et on comprend le mode de vie goethéen et l'atmosphère de son travail quand on le voit manier les dossiers et les classeurs.“<sup>17</sup> Qu'est-ce que le double adultère moral et l'amour malheureux ont-ils à faire avec l'instauration de l'Etat administratif? Pourquoi Goethe choisit-il la fable d'un malheur conjugal quand il s'agit de témoigner d'une époque dont les événements se prêteraient facilement à une fresque stendhalienne? Pourquoi écrire sur la chimie de l'amour et sur les

---

<sup>14</sup> Goethe: *Selbstanzeige im Morgenblatt für gebildete Stände*; AE I, 29 (introduction, tr. Angelloz).

<sup>15</sup> Cf. le roman de Friedrich Schlegel: *Lucinde* [1799].

<sup>16</sup> Voir l'interprétation de Friedrich Kittler: *Dichter-Mutter-Kind*, Fink, München 1991, 133 sq.

<sup>17</sup> Ernst Robert Curtius: "Goehes Aktenführung". In: Ernst Robert Curtius: *Kritische Essays zur europäischen Literatur*, Franke, Bern 1963, p. 61.

mystères du mariage quand Napoléon - et Goethe, dans sa verve prométhéenne, ne cessera jamais de s'identifier à l'empereur divin<sup>18</sup> - redessine le monde entier? Pourquoi s'occuper de plantes et de statues, de petits villages et de soirées ennuyeuses quand le grand monde explose?

La réponse à ces questions devient abordable si l'on se rappelle le fait que le statut des personnes, le droit de la filiation, les règles du mariage et du divorce, l'autorité parentale et le droit de la propriété renvoient directement - les discussions françaises autour du Code civil l'avaient suffisamment démontré<sup>19</sup> - à la causalité politique de ces règles, à leur source et à leur garant. Autrement dit, elles renvoient directement au principe de Souveraineté dans le sens du „Réfèrent pur, dont procèdent les catégories, les acteurs et les objets“<sup>20</sup> des rites d'une société. Et c'est exactement cela qui pose problème dans les *Affinités électives*. Le roman est le récit de la destructuration et de la décomposition progressive de toute ‚efficacité symbolique‘ dans une société où le principe de Souveraineté ne se manifeste plus. Tous les rites qui scandent l'action romanesque - la pose de la première pierre, les anniversaires, la fête des charpentiers, le baptême - échouent lamentablement, s'ils ne sont pas simplement liquidés d'avance, comme c'est le cas pour l'enterrement du petit Othon. Il n'a même pas lieu. „En grand secret, Charlotte avait fait porter l'enfant à la chapelle. Il y reposait comme la première victime d'un destin menaçant.“ [AE, II, 237] Personne ne croit plus aux rites et au symbolisme qu'ils comportent, chacun les interprète à son goût. Ainsi, Edouard voit partout des signes promettant l'accomplissement de son amour pour Odile, le Capitaine voit tout sous l'angle de la sécurité publique, Charlotte ne contemple que l'aliénation croissante de son mari, tandis qu'Odile ne cesse de déchiffrer les messages d'Edouard.

La destitution des rites sociaux ou plus précisément, de l'ordre symbolique dont vit la société entière n'est cependant pas l'effet d'une

---

<sup>18</sup> Cf. Hans Blumenberg: Arbeit am Mythos, Suhrkamp, Frankfurt a.M. 1996, pp. 531 sq.

<sup>19</sup> Cf. François Furet, Mona Ozouf (Ed.): Dictionnaire critique de la Révolution française, Flammarion, Paris 1988, article: *Code civil*.

<sup>20</sup> Pierre Legendre: Leçons VII. Le Désir politique de Dieu, Fayard, Paris 1988, p. 404.

mauvaise volonté individuelle. Elle est due au fait que le principe de Souveraineté ne se déclare plus et qu'il n'y a plus aucune instance capable de briser les interprétations sauvages auxquelles les individus se livrent inlassablement. Ils n'ont guère le choix. Car dans le roman - et cela explique déjà son atmosphère oppressante - plus aucune institution ne se manifeste, ni l'Etat ni l'église ni la justice, ni l'armée. Ce n'est pas un hasard que les personnages - un fait singulier dans l'histoire du roman - ne portent que des prénoms, et que ces mêmes prénoms renvoient au jeu du plaisir individuel.

„Ne vous appelez-vous pas l'un et l'autre [Edouard et le Capitaine] Othon?“, [demanda Charlotte]. [...] „Tu me rappelles“, dit Edouard, „un acte d'amitié juvénile. Enfants, nous nous appelions tous deux ainsi, mais comme nous vivions ensemble à la pension et qu'il en résultait souvent une confusion, je lui abandonnai moi-même ce beau nom laconique.“ „Mais il n'y eut pas là une telle grandeur d'âme,“ dit le Capitaine. „Car je me souviens fort bien que le nom d'Edouard te plaisait davantage et il faut reconnaître que, prononcé par des lèvres agréables, il sonne particulièrement bien.“ [AE I, 93]

En effet, le monde clos du roman refuse, de manière systématique, toute ouverture vers une dimension qui transcenderait le jeu des attentes, des suppositions réciproques et des images subjectives. Aucun mot, aucun signe n'est fondé dans l'au-delà de l'imaginaire individuel. Bref, les personnages sont pris dans le filet d'un narcissisme aussi général que brutal. Edouard en donne la formule quand il dit :

„L'homme est un véritable narcisse; il trouve son plaisir à se mirer partout et se considère comme le support du monde entier.“ „Exact,“ poursuit le Capitaine : c'est ainsi qu'il traite tout ce qu'il trouve hors de lui; sa sagesse comme sa folie, sa volonté comme sa fantaisie, il les prête aux animaux, aux plantes, aux éléments et aux Dieux.“ [AE I, 117]

Evidemment, de si belles connaissances sur la condition humaine n'auront pas le moindre effet sur les sujets en question, sauf celui d'accroître à l'infini leur méconnaissance. Car le narcissisme n'est pas la qualité de l'homme en tant que tel, mais il est la conséquence logique de la liquidation forcée de toute institutionnalité, tel que le roman l'exécute, à commencer par la liquidation de l'institution du nom. La fable du roman et la catastrophe d'amour en résultent. Elles sont le déploiement successif d'une structure mortifère qui se met en place, à

partir de la subversion de la fonction paternelle qui, jusqu'ici, garantissait le statut des sujets et faisait barrage à „l'usage privatif des catégories de filiation“.<sup>21</sup> Le texte ne pourrait être plus clair à ce sujet.

Edouard se mit à parler avec quelque hésitation. ‚J'ai une prière à vous adresser, chère Odile; excusez-la, même si vous ne l'exaucez pas. Sans en faire mystère [...], vous portez sous votre vêtement, sur votre poitrine, une miniature. C'est le portrait de votre père, le brave homme que vous avez à peine connu et qui à tous points mérite une place tout près de votre cœur. Mais, pardonnez-moi, ce portrait est dangereusement grand, et ce métal, ce verre me causent mille angoisses. [...] Je frémis de penser qu'une secousse imprévue, une chute ou un choc pourrait vous être nuisible et funeste. Faites-moi le plaisir d'éloigner ce portrait, non pas de votre souvenir [...] mais de vous.‘ [...] Odile se taisait et, tandis qu'il parlait, elle avait regardé devant elle; puis, sans se presser, sans hésiter, les yeux levés vers le ciel plus que tournés vers Edouard, elle détacha la chaîne, retira le portrait, l'appuya sur son front et le tendit à son ami. [...] L'ami n'osa pas appuyer le portrait sur ses lèvres, mais il prit la main d'Odile et la pressa sur ses yeux. [...] Il lui semblait que son cœur était soulagé d'un grand poids, qu'une cloison qui le séparait d'Odile était abattue. [AE I, 161-163]

Evidemment, le brave homme qui est le père ne mérite aucune place tout près du cœur de la bien-aimée. L'image qui secoue, qui choque et fait tomber les tendres filles doit être éloignée le plus vite possible pour qu'on puisse, enfin, prendre sa place et, par là, mettre un terme à l'insupportable séparation, autrement dit, à l'ombre de l'interdit qui menace l'amour. Abattre la cloison, enlever l'obstacle qui se dresse devant la poitrine, vaincre l'homme funeste qui nuit aux filles : L'iconographie goethéenne n'y va vraiment pas par quatre chemins. Elle va tout droit au phantasme, à savoir au phantasme du père incestueux qu'il s'agit d'abattre, pour mieux le remplacer.

En effet, le texte ne cesse d'insister sur ce point, notamment par l'histoire des platanes.

‚Voyez-vous ces arbres?‘ dit-il [Edouard], en les désignant à Odile, qu'il fit avancer de quelques pas; ‚c'est moi qui les ai plantés.‘ ‚Depuis combien d'années déjà peuvent-ils bien se dresser là?‘ demanda-t-elle. ‚Depuis que vous êtes au monde,‘ répartit Edouard. ‚Eh oui! chère enfant, je plantais déjà, alors que vous étiez encore au berceau.‘ [AE I, 185]

---

<sup>21</sup> Pierre Legendre, Alexandra Papageorgiou-Legendre: Leçons IV, suite 2. Filiation, Fayard, Paris 1990, p. 59.

Quatre chapitres plus loin, Edouard fait la découverte suivante:

Quelle surprise! quelle joie, lorsqu'il découvre la coïncidence la plus merveilleuse. Le jour, l'année de cette plantation d'arbres sont également le jour, l'année de la naissance d'Odile. [AE I, 249]

Et pour que la boucle soit bien bouclée, le texte rajoute encore ceci, toujours à propos des platanes :

Au pied des amis [Edouard et le Capitaine] qui contemplaient le paysage, une masse [...] de platanes se signalait avec avantage au bord de l'étang du milieu. En pleine croissance, elle se dressait, vigoureuse et saine, et se déployait en largeur. Edouard attirait particulièrement sur elle l'attention de son ami. 'Ceux-là', s'écria-t-il, 'je les ai plantés moi-même dans ma jeunesse. C'étaient de jeunes arbres que je sauvai, quand mon père qui agrandissait le vaste jardin du château les fit arracher au beau milieu de l'été. Sans aucun doute, cette année encore, ils auront une fois de plus à cœur de me témoigner leur reconnaissance par des pousses nouvelles.' [AE I, 95-97]

Sans aucun doute, l'amour des *Affinités électives* se déploie sur fonds de phantasme incestueux. Premièrement, les platanes sont l'objet d'un désir qui se dirige vigoureusement contre le père, qui voulait les arracher; deuxièmement, ils témoignent de la puissance procréative d'Edouard qui plantait déjà alors qu'Odile était encore au berceau; et en fin de compte, ils signifient tout simplement la naissance d'Odile. Presque inutile donc de rappeler la coutume symbolique que Goethe avait décrite dans son *Werther* selon laquelle il revient au père de planter un arbre lors de la naissance d'une fille. Le tableau est donc parfait. Edouard et Odile, c'est une affaire entre un père et sa fille. Et comme l'inceste ne manque jamais de produire des effets en chaîne, c'est aussi l'histoire entre un fils et sa mère. Car si Edouard, dans sa verve œdipienne, se phantasme à la place du père et désire Odile en tant que fille de ses œuvres, il la désire en même temps comme l'épouse du père, c'est-à-dire à la place de sa mère. En effet, les *Affinités électives* ne cesseront de présenter Odile à l'image de la Mère idéale [cf. AE II, 99 sq.], notamment dans le tableau vivant où elle figure la Sainte Vierge, la Mère divine ; de l'autre côté le texte insiste, à maintes reprises, sur le caractère enfantin d'Edouard.

Edouard n'était pas habitué à se refuser quelque chose. Fils unique de parents riches, qui l'avaient gâté dès son enfance, puis avaient su le

décider à conclure un mariage surprenant, mais fort avantageux, avec une femme beaucoup plus âgée, dorloté de toutes les manières par celle-ci, qui tâchait de répondre à ses bons procédés par la plus grande générosité, bientôt veuf et devenu son propre maître, voyageur indépendant, libre de choisir et de changer à sa guise, riche de désirs variés sans rien désirer d'excessif, franc, généreux, brave et même courageux à l'occasion - quelle chose au monde pouvait s'opposer à ses désirs! [AE I, 73-75]

En dépit du nombre d'années, Edouard avait encore quelque chose d'enfantin, qui plaisait particulièrement à la jeunesse d'Odile. [AE I, 157]

Sur le plan subjectif, la liaison Edouard-Odile se laisse donc aisément déchiffrer. Il s'agit d'un double inceste croisé : un père avec sa fille, et un fils avec sa mère; ou bien : une fille avec son père, et une mère avec son fils. Toute situation dite ‚normale’ ou ‚légitime’ est strictement exclue; et ni l'un ni l'autre n'arrivent à se défaire des images incestueuses et de la demande d'amour inconditionnelle que celles-ci comportent.

Or, ce vacillement identificatoire n'est pas seulement dû au caractère individuel des sujets, comme le suggère la description psychologique du texte, mais il renvoie directement à ce qu'on doit appeler 'destruction idéologique des institutions' ou bien 'nihilisme institutionnel' qui est la base même de toute la construction romanesque. Son point de départ est la métaphore chimique d'affinité élective. Le terme (du chimiste suédois Torbern Bergmann de 1775) essaie de rendre compte du comportement d'éléments mixtes comme par exemple la pierre à chaux. „Si l'on plonge un morceau de cette pierre dans de l'acide sulfurique dilué, celui-ci s'empare de la chaux et forme avec elle du gypse; par contre, l'acide subtil, gazeux, s'échappe.“ [AE I, 125] La logique du modèle est résumée par le Capitaine :

Imaginez entre A et B une union si intimes que de nombreuses tentatives et maintes violences ne réussissent pas à les séparer ; imaginez C pareillement lié à D ; mettez les deux couples en présence : A se portera vers D, C vers B, sans qu'on puisse dire qui a quitté l'autre le premier, qui s'est uni à l'autre le premier. [AE I, 129]

Il est facile de voir que cette logique chimique ne connaît que des relations binaires qui trouvent leur raison d'être dans les qualités intrinsèques des A, B, C, D. Ces derniers sont posés en tant qu'entités individuelles entièrement données. Leur comportement ‚amoureux’, c'est-à-dire la force d'attraction que ces éléments exercent les uns sur les

autres, ne dépendra donc que de leurs qualités intrinsèques, la loi ne désignant que la règle qui gouverne ce comportement. Certes, la loi-règle peut être - et c'est à quoi se résume sa ,négativité' - encore inconnue ou non-sue, il n'empêche qu'elle exclue d'avance toute dimension de perte ou de négativité en ce qui concerne le rapport d'un élément à soi-même. Autrement dit, elle exclue la mort. La loi-règle en question ne connaît par définition aucun interdit, c'est-à-dire qu'elle ne s'opposera jamais à une tendance naturelle des entités individuelles en les frappant du ,Non'. Le ,Non' - et ce ,Non' est corrélatif à la conscience de la mort ou du ,manque' - est strictement exclu. La loi-règle est définie comme savoir explicite du comportement naturel de la matière-nature à laquelle il s'agit de se soumettre. Elle est définie comme le savoir technique des mécanismes qui gouvernent le réel. Il ne s'agit donc pas d'une loi qui interdirait ou qui s'opposerait à quoique ce soit, mais d'un savoir ,gouvernemental' sur les données immédiates de la nature, les êtres humains inclus.

Or, ce qui est dramatiquement oublié par cette conception ,naturelle' de la loi, c'est la question - et c'est elle qui hante tous les personnages du roman - : Qui-est-qui? Qui suis-je par rapport à l'autre? Quelle est ma place? Qui pourrait me le dire? Autrement dit, la question concernant la séparation de l'image de l'autre en tant qu'image de soi-même, et *a fortiori* le statut généalogique des sujets. Il suffit de décliner la liste des éventualités qu'offre le roman à ses sujets, pour s'apercevoir de l'échec total de la fameuse loi des affinités. Car celle-ci ne porte par définition que sur des éléments-individus hors-statut. La question d'Odile par exemple est la suivante : ,Suis-je la fiancée ou l'enfant (adoptif) d'Edouard, mère ou sœur du petit Othon, l'élément strictement superflu, issu non pas de la nature, mais du double adultère moral?' Pour Edouard, il s'agit de savoir: ,Suis-je le père ou le promis d'Odile, l'oncle, le père ou le grand-père d'Othon (dans la mesure où Odile prendrait la place de la mère)?' Pour Charlotte, il s'agit de savoir si elle est la mère ou la grand-mère de son ,fils', la tante ou la mère d'Odile? Et pour le Capitaine la question s'articule de la manière suivante : ,Suis je le père (adoptif) d'Othon (dans la mesure où Edouard refuserait la paternité au profit du nouveau couple que le Capitaine formerait avec Charlotte) ou suis-je son oncle (dans la mesure où le couple Edouard-Odile se réaliserait)?' Ce qui reste donc dans une

obscurité catastrophique - et personne n'en parle -, c'est la question du lien qui définirait les droits et les obligations des uns envers les autres et qui introduirait ce petit écart qui empêcherait que les uns et les autres ne se confondent dans un miroitement sans issue. C'est exactement là qu'aboutit l'amour entre Edouard et Odile, à une fusion hors-parole, hors-temps et hors-monde, dans un au-delà du désir et de la vie. Ils tombent, faute d'avoir pu se séparer de leur moitié imaginaire, dans l'indicible. Ce sont de véritables zombies de l'amour, sans vie, sans désir, l'un collé à l'autre dans une fusion suicidaire. Il n'est guère de description plus froide, plus cynique et plus pathologique de l'amour romantique que celle de Goethe.<sup>22</sup>

Ils exerçaient l'un sur l'autre une attraction indescriptible, presque magique. Ils habitaient sous le même toit; et, sans même penser précisément l'un à l'autre, occupés d'autres choses, tirés en sens divers par la société, ils se rapprochaient pourtant. S'ils se trouvaient dans la même salle, peu de temps se passait avant qu'ils fussent assis ou debout l'un à côté de l'autre. Seul, le voisinage immédiat pouvait les apaiser, mais ils les apaisait complètement, et ce voisinage suffisait; il n'était pas besoin d'un regard, d'une parole, d'un geste, d'un contact : il leur suffisait d'être réunis. Alors il n'y avait plus deux êtres humains, mais un seul être au contentement absolu et inconscient, satisfait de lui-même et du monde. Bien plus, si l'on avait retenu l'un des deux à l'extrémité de la maison, l'autre se serait peu à peu rapproché de lui, spontanément et sans préméditation. La vie était pour eux une énigme dont ils ne trouvaient la solution que l'un avec l'autre. [AE II, 269]

Et la solution, c'est évidemment la mort, par anorexie mentale et dégoût de la vie.

C'est pourtant inexact de dire comme Jean-Pierre Lefebvre,<sup>23</sup> que les *Affinités électives* seraient la grande tragédie de Goethe. C'est méconnaître l'enjeu même du roman, sa modernité et son message autrement plus inquiétant. Car la dimension de la faute et de la culpabilité, de la transgression et de la démesure qui sont les caractéristiques de la tragédie n'ont plus aucune place dans un monde où les sujets se croient ,affranchis des servitudes de la loi'. Le tragique,

---

<sup>22</sup> Cf. Jochen Hörisch: Die Dekonstruktion der Sprache und der Advent neuer Medien in Goethes "Wahlverwandtschaften". In: Merkur 52 (1998) H. 9/10, Sonderheft: Postmoderne. Eine Bilanz, pp. 826-839.

<sup>23</sup> Cf. Jean-Pierre Lefebvre: "Ce mythe qui contient un mythe". In: Magazine littéraire: Goethe l'universel, avril 1999, p. 21.

pour ainsi dire, n'y trouve plus ses mots. Il n'a plus de sens. En fait, c'est bien pire qu'une tragédie, puisque sur le plan du discours des personnages, c'est la dénégation permanente de toute tragédie, l'ignorance stupéfiant du malheur de l'autre. C'est le refus d'une sphère normative qui dépasserait l'entendement subjectif et le jeu des 'résolutions amiables' entre sujets privés. Evidemment, dans le roman goethéen on pourrait facilement retrouver les éléments de la tragédie classique : la démesure (d'Edouard), la culpabilité insue (d'Odile), la mise à mort aveugle (du petit Othon), l'inceste et même l'oracle, dans la forme des dires insensés du médiateur, qui joue le rôle d'un devin raté et dont les prédictions manquent à chaque fois leur sujet. Seulement - et c'est là le point décisif - la dimension tragique est ratée *par principe*, la tragédie ne peut plus être dite, puisque l'action désastreuse - notamment la mise à mort accidentel d'Othon - n'a plus d'adresse; elle ne reçoit plus aucune réponse. Dans le monde aussi éclairé, prosaïque et, surtout, privé de toute institutionnalité que celui des *Affinités électives* ni la culpabilité ni la transgression ne peuvent encore être articulées. Par rapport à qui ou à quoi les sujets pourraient-ils parler de faute ou de culpabilité? La dimension d'une causalité divine du destin, bref, le domaine de ce que les anciens auraient appelé 'la volonté des dieux', se trouve d'emblée frappé du verdict de mythologie brumeuse, de fiction issue du narcissisme humain. Tout discours évoquant le tragique dans le sens d'une rencontre entre l'homme et la loi tombe dans l'indicible. Il n'y a plus d'adresse - sécularisation oblige - pour la plainte et la transgression, même quand il s'agit d'une mise à mort qui reste sans suite. La mort de l'enfant n'entraînera ni procès ni enterrement; aucune responsabilité ne sera jamais établie. Le monde des *Affinités électives* est réglé uniquement sur deux registres, premièrement sur le registre de ce que les personnages s'imaginent et souhaitent, deuxièmement sur le registre de la 'légalité' matérialiste (et inconnue) des actions de corps-individus chosifiés. Elles n'ont pas d'autre statut que des processus chimiques quelconques. Ce qui fait donc défaut, c'est la dimension normative tout court, autrement dit, un 'Au-Nom-de' faisant loi pour tous et qui se déclarerait comme instance n'appartenant à personne. Si tragédie il y a, c'est que la loi - dans le sens d'un interdit verrouillant l'annéantissement narcissique de l'autre - n'est plus plausible ni dicible. Tous les mots et tous les actes se perdent

littéralement dans la nature, personne ne sait plus dire leur sens normatif, ni ce que les actes et les paroles signifient à l'autre. Dans ce contexte, l'anorexie mentale d'Odile prend la valeur d'un acte de séparation sauvage. C'est l'essai, au prix du suicide, d'échapper à l'anéantissement qu'elle subit dans sa relation spéculaire avec Edouard. Il la réduit à l'autre moitié de lui-même. Ainsi, il déclare:

C'est une aimable prévenance de ta nièce [Odile] d'avoir un peu de mal à la tête du côté gauche ; moi, j'ai mal parfois du côté droit. Si cela coïncide et si nous sommes assis l'un à côté de l'autre, moi appuyé sur le coude droit, elle sur le gauche, nos têtes inclinées en sens inverses et posées sur les mains, notre couple offrira une jolie image symétrique [Gegenbild]. [AE I, 139]

En quoi l'amour narcissique du couple fusionnel formant un seul corps (phantasmatique) est-il le corrélat du projet de l'Etat administratif tel que les fonctionnaires-serviteurs du roman le mettent en œuvre? Le Capitaine, le professeur, le chirurgien, le peintre, la Directrice de l'établissement pédagogique, tous ces fonctionnaires sans nom travaillent, corps et âme, en fonction de ce nouveau régime. Vu la structure des relations inter-individuelles, la réponse n'est guère difficile. C'est que le projet de l'Etat administratif repose sur la dissimulation acharnée du phénomène institutionnel et politique en tant que tel, autrement dit, il repose sur l'occultation systématique de la problématique de la Référence et de la question de la loi et de l'interdit. Elles restent, selon le mot du pédagogue, dissimulées si bien que tout le monde peut se croire libre. Le personnage du médiateur maladroit en livre la version idéologique officielle.

[Mittler, le médiateur] aimait à soutenir qu'il n'y avait rien de plus maladroit et de plus barbare, dans l'éducation des enfants, comme aussi dans la conduite des peuples, que les interdictions et les défenses. 'L'homme est actif par nature,' disait-il, 'et, si on sait lui donner des ordres, il suit aussitôt, agit et exécute. [...] L'homme fait très volontiers ce qui est bon et utile, pourvu qu'il en ait l'occasion. [...] Qu'il m'est souvent pénible d'entendre comment, au catéchisme, on fait répéter aux enfants les dix commandements! Le quatrième [Tes père et mère honneras] est encore un commandement impératif bien joli et raisonnable. [...] Mais que dire du cinquième : 'Homicide point ne seras'? Comme si personne n'avait la moindre envie de tuer son semblable! On hait quelqu'un, on s'emporte, on s'oublie et, à la suite de cela et de maintes autres causes, il peut nous arriver à l'occasion de tuer un autre homme. Mais n'est-ce pas une pratique barbare d'interdire aux enfants le meurtre et l'assassinat? Si

l'on disait : ‚Prends soin de la vie d'autrui, éloigne ce qui pourrait lui être nuisible, sauve-la, au péril de la tienne; si tu nuis à l'autre, pense que tu te nuis à toi-même’, voilà des commandements qui ont leur place chez les peuples cultivés et raisonnables.’ [AE, II, 277-279]

Evidemment, c'est aussi la grande ironie goethéenne que de faire scander le récit de l'amour pathologique par de tels propos. Et ça relève encore de l'ironie de Goethe de ne jamais manquer aucune allusion mythologique qui commente et contredit, sur le plan de la narration, les actes et les paroles des malheureux protagonistes. Ainsi, le texte raconte l'histoire d'Edouard et d'Odile en laissant, à maintes reprises, entrevoir le mythe de Narcisse et d'Echo ainsi que le mythe platonique du troisième sexe androgyne;<sup>24</sup> ainsi, il donne au médiateur, fervent adepte de la vie raisonnable et moderne, les traits de Hermes psychopompos, conducteur des âmes des morts. Or, ce soubassement mythologique qui se joue sur le plan de la narration n'empêche nullement que les dieux et leur loi mythique restent entièrement cachés au monde des protagonistes, qui ne sont que de petits sujets cultivés. Ils se trouvent, contrairement au lecteur, dans la stricte impossibilité de reconnaître le commentaire mythologico-ironique du narrateur, et celui-ci, tel un autre Prométhée, les traite comme ses propres créatures.<sup>25</sup> Ce qui est pourtant beaucoup plus important, c'est le fait que la mythologie et ses conflits fondamentaux - de par cette technique de l'allusion narrative - sautent, pour ainsi dire, du registre de la représentation métaphorique et de la fiction dans celui de la réalité politico-historique telle qu'elle apparaît sur le plan de l'intrigue romanesque. La tragédie mythique n'est donc plus une représentation-miroir articulant la transgression et, par là, tenant à distance l'interdit, elle n'est plus une scène-fiction fondatrice, mais elle est directement projetée sur le plan de l'histoire contemporaine. Par là, le roman goethéen travaille à une remythologisation intense de l'histoire dont les protagonistes vont apparaître comme dieux ou demi-dieux, c'est-à-dire au-dessus de la condition humaine. Il retombent dans la tragédie qu'ils doivent réaliser. Et c'est exactement ainsi que Napoléon apparaît à Goethe, comme à Hegel ou Hölderlin. Il représente l'irruption grandiose du temps héroïque dans l'histoire. On vit à l'époque des fondateurs et de

---

<sup>24</sup> Cf. Platon: Symposium 189 d-191 d.

<sup>25</sup> Cf. Hans Blumenberg, Arbeit am Mythos, p. 593.

la création de nouvelles religions; on assiste à la mort de Dieu comme à l'avènement et au retour des dieux. Bref, c'est le temps fiévreux de ce que *Le plus ancien programme systématique de l'idéalisme allemand* avait appelé de tous ses vœux, à savoir la création d'une „nouvelle mythologie“.<sup>26</sup> Les *Affinités électives* s'inscrivent pleinement dans cette mouvance. Dans les costumes du XVIIIe, Goethe fait jouer à ses personnages le drame hors-temps du mythe qui est pour lui l'expression poétique de la nature une et toute-puissante dont personne ne peut se dérober. Le monde mythique et le monde historique coïncident.

L'irruption du temps mythique, autrement dit, l'abolition de l'écart entre la scène des dieux et celle des mortels, n'est évidemment pas sans rapport avec le nihilisme institutionnel du roman. Elle en est la suite logique. Car dans la mesure où aucune instance tierce et aucune institution ne sont plus pensables, puisqu'elles relèveraient du narcissisme enfantin des humains, dans la mesure où tout repère normatif disparaît dans la nature et la science, c'est toute la logique et tous les artifices de l'interdit qui se trouvent subvertis. L'intrigue mortelle du roman le démontre. Le rapport des montages normatifs à la tragédie n'est plus représentable qu'à l'occasion de la mise en acte; la scène de l'inceste et du meurtre s'accomplit dans la vie quotidienne. Dans un monde où toute parole institutionnelle est dissimulée, où aucune instance de nomination ne se manifeste, où même les avancements militaires se font dans le plus grand secret, les sujets sont nécessairement livrés à leurs phantasmes. Ils sont condamnés à une réciprocité étouffante, autrement dit, au duel en permanence censé donner réponse à la question 'qui est qui'? Et cette réponse est mortelle.

A cette logique du duel généralisé échappent par contre ceux qui, d'emblée, s'identifient au nouveau régime administratif, raisonnable et intelligent. Ils ont, à l'instar du Capitaine, toujours déjà renoncé au désir et à leur volonté propre. Pour eux, la question de l'interdit et du statut social ne se pose pas. Elle est résolue d'avance, par le fait qu'ils s'identifient à l'idéal du bien commun et qu'ils se sont voués au projet de l'amélioration permanente de la vie, au prix du renoncement à l'amour. Autrement dit, ils fusionnent avec l'ensemble organique qui se réalise

---

<sup>26</sup> Cf. Hegel, *Das älteste Systemprogramm des deutschen Idealismus* [1795/96]. In: Hegel: *Der Geist des Christentums. Schriften 1796-1800*, ed. Werner Hamacher, Ullstein, Frankfurt a. M., Berlin, Wien 1978, p. 342.

par leurs mesures d'urgence, et non pas par des lois contraignantes. „Les bureaucraties mobilisent des individus qui sont entrés dans le lien fusionnel du vœu, qui *se vouent*, au sens romano-canonique du *votum* [...] : *la volonté propre est offerte en sacrifice*. [...] Un tel marché conclu avec la Référence comporte une rétribution, après laquelle courent les humains : *être innocenté par avance*.“<sup>27</sup> Christian Penzenkuffer, un des pédagogues-réformateurs de l'époque gœthéenne, ne le disait pas autrement. En 1805, il écrivit: „Le fonctionnaire doit considérer ses forces, ses pulsions et ses aptitudes non pas comme sa propriété personnelle, mais comme celle de l'Etat.“<sup>28</sup>

La tragédie des enfants romantiques s'ensuit. Celle de l'Allemagne non moins.

---

<sup>27</sup> Legendre: Le Désir politique de Dieu, p. 358.

<sup>28</sup> Christian Friedrich Penzenkuffer: Vertheidigung der in dem obersten Staatszweck begründeten Rechte und Ansprüche der gelehrten Schullehrer meines Vaterlandes, Nürnberg 1805, p. 92.